



JEAN BÉLIVEAU

L'Homme qui marche

11 ANS AUTOUR DU MONDE, 64 PAYS TRAVERSÉS,
54 PAIRES DE CHAUSSURES USÉES,
75 000 KILOMÈTRES À PIED...

ARTHAUD POCHE

« Le 18 août 2000, jour de mon anniversaire, allait être celui de ma métamorphose. Jean le marcheur laisserait derrière lui Béliveau le poseur d'enseignes pour avaler le monde ou s'offrir à lui, l'avenir le dirait. »

C'est sur un coup de tête que Jean Béliveau décide de quitter son Québec natal pour une marche autour du monde. Lorsqu'il se sépare de sa famille, il n'a que quelques dollars en poche et l'envie folle de se « frotter » au monde. Onze années plus tard, il aura réalisé la plus longue marche ininterrompue autour de la planète : plus de 75 000 kilomètres parcourus à travers 64 pays.

Il tombe amoureux au Mexique, porte turban au Soudan, mange des insectes en Afrique et du chien en Corée, est escorté – lui, marcheur pour la paix – par des soldats aux Philippines. Il ne tombe sérieusement malade qu'une fois et se fait soigner en Algérie, n'est attaqué que par deux voleurs ivres en Afrique du Sud, et arrêté à Addis-Abeba sans savoir pourquoi. Il a certes dormi sous les ponts, dans des foyers pour sans-abri, voire dans des prisons, mais a souvent été invité à dormir chez des gens séduits par son aventure. Il témoigne aujourd'hui de cette fabuleuse odyssée terrestre et de ses plus belles rencontres aux quatre coins du monde.

Jean Béliveau est né en 1955 à Asbestos au Québec. Après sa marche autour du monde, il rassemble ses amis sur son site Internet : www.walk.org.

L'HOMME QUI MARCHE

Jean BELIVEAU

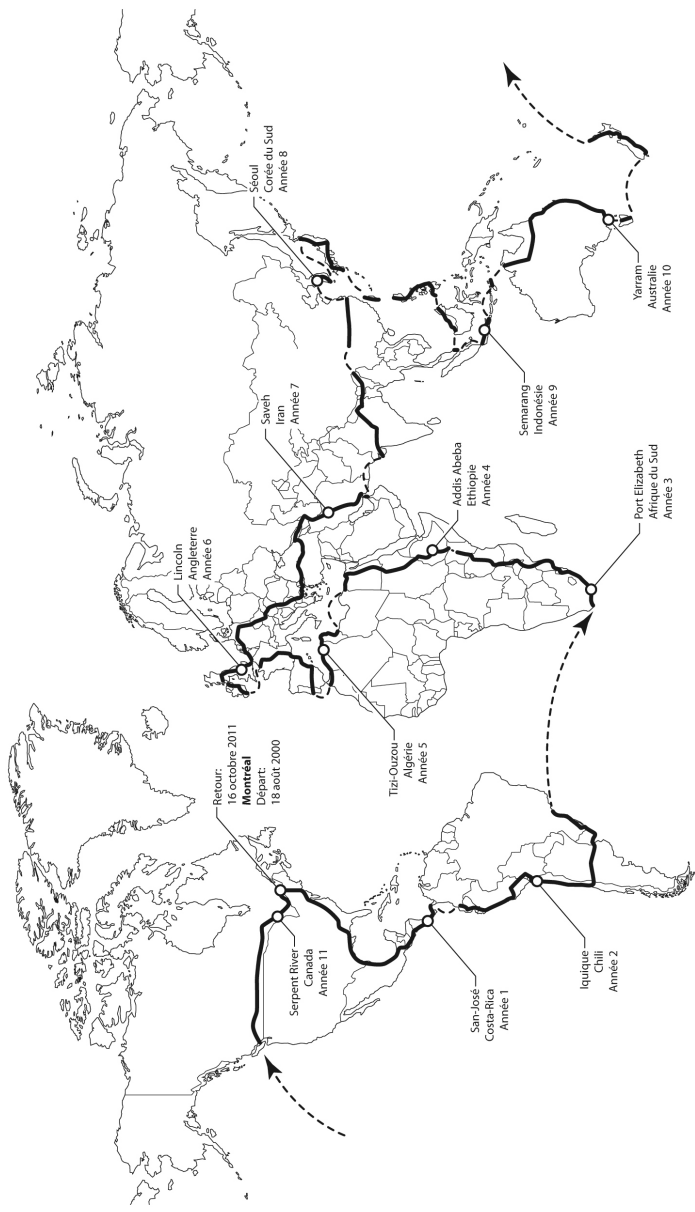
En collaboration avec Géraldine Woessner

L'HOMME
QUI MARCHE

ARTHAUD POCHE

© Flammarion, Paris, 2016.
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tout droits réservés
ISBN : 978-2-0813-8529-0

*À ma chère Luce qui a supporté mon rêve pendant
chacun des 4 077 jours de ma marche.*



Le tour du monde de Jean Béliveau

Genèse

Affalé dans le canapé du salon, jambes immobiles, je laisse errer mes pensées en écoutant vaguement Luce préparer le repas. Tink. Chok. Clac, un tiroir. Luce respire, et je n'en reviens pas de l'entendre respirer, là – tout près, juste derrière moi. Je l'écoute vivre comme on écouterait un air oublié de l'enfance.

Je suis rentré depuis quatre semaines, mais je n'ai toujours pas osé m'aventurer dans la remise. Avant mon départ il y a onze ans, j'y avais rangé des boîtes pleines de souvenirs, les coussins des chaises longues, des outils... Les objets qui m'ancraient à mon univers fixe. « Tu as faim ? », demande Luce en faisant tinter les couverts, et sa voix sonne comme un roulis de perles claires. Il faudrait que j'aille faire un tour dans la remise, je pense, sans bouger un cil. Les joints de silicone de la baignoire ont besoin d'être changés, et il faudrait renforcer la plinthe de la porte-patio... Je m'enfonce un peu plus dans le moelleux des coussins. Voilà, nous y sommes. Je suis de retour et le monde me reprend. Je ne pourrai pas – et je ne souhaite pas – y échapper. Les objets sont les totems de nos vies sédentaires, à nouveau je vais m'attacher à en prendre soin. Mais je rêve de repousser l'instant, une heure encore, un jour, quelques semaines... En descendant les montagnes du Chili, je me souviens d'avoir

rencontré une Française qui m'avait prévenu : « Tu ne seras jamais capable de retrouver tes habitudes. » Elle avait raison.

Moi qui m'étais senti parfaitement à l'aise dans les banlieues de Londres ou de Buenos Aires, je me retrouve perdu dans mon appartement. Peu de choses étaient précieuses alors : le roulement à billes de ma poussette, mes lunettes. Chaque jour, je marche quelques heures à travers la ville. Je pense aux différents cycles qui ont fait ma vie, et j'essaie de retrouver l'origine de cette marche. Je repense à mon enfance.

Je suis né au Québec, dans une ferme laitière de la région de l'Estrie, près d'une municipalité qui prendra le nom d'Asbestos. En anglais, *asbestos* signifie « amiante ». Il y avait nous – les cinq enfants – et une trentaine de vaches dont nous vendions le lait directement aux clients. Nous vivions très bien, jusqu'à ce que mon père soit exproprié... Au Québec, la loi donne la priorité aux gisements miniers sur les propriétaires, et notre ferme était située en bordure de la mine. Des camions de deux cents tonnes déversaient sur nos terres les résidus miniers. Mon père était inquiet ; avant lui mon grand-père avait déjà vu son domaine avalé. Un matin, l'huissier est arrivé avec l'ordre d'expropriation : c'était fini. D'un coup. Mon père a tenté de négocier avec les gens de la mine, il a fait un procès. Je le revois, cultivateur modeste se présentant devant la cour au palais de justice, marchant trois pas derrière son avocat, comme s'il était un bandit. Son combat a duré trois ans, mais il ne faisait pas le poids face à l'industrie. Lorsqu'il a renoncé, il a acheté une autre terre, mais la mine lui avait enlevé le goût de la ferme. Il a tout vendu, animaux, machinerie, pour ouvrir un camping et une salle de réception. J'avais quinze ans, nous entamions une seconde vie.

Il a fallu tout reconstruire. L'hiver, nous organisions des courses de ski de fond, nous recevions des banquets, des mariages. Nous avons eu de belles années, travaillant tous ensemble dans l'entreprise familiale. Mais mon père était un rêveur... Il a voulu creuser un lac pour « faire de la truite »,

a rêvé de construire un golf... Aucun projet n'a abouti. Nous étions criblés de dettes. Un jour, sur un coup de tête, j'ai quitté l'entreprise.

Est-ce que j'avais déjà, à l'époque, ces rêves de grands voyages, ce désir de partir ? C'est une question qu'on me pose souvent, comme si le goût de l'ailleurs ou la soif d'aventures étaient inscrits quelque part dans les gènes, dès avant la naissance. Les gens semblent parfois déçus lorsque je réponds que non, l'idée ne m'avait jamais traversé l'esprit. J'aimais ma terre, ma famille, ma vie. Mais j'étais convaincu d'une chose : je devais en rester le maître, à tout prix. Enfant, une année de pensionnat avait marqué mon âme d'un souvenir atroce. Il fallait se brosser les dents à la file indienne, faire son lit à heure fixe, entrer dans des cases. Les sœurs qui m'hébergeaient avaient imaginé un système de tableau pour classer les enfants : en face de votre nom, une fleur jaune indiquait que vous étiez un excellent élève. Il y avait la renoncule bleue, l'œillet rouge... Et la marguerite mauve. La marguerite désignait les médiocres. Chaque semaine je consultais ce tableau un frisson dans la gorge, certain de trouver mon nom dans le club des incapables. Une entreprise fait-elle autre chose ? J'ai toujours pensé que je devais rester mon propre patron. Au moins je n'aurais jamais à rendre de comptes. C'est devant ce tableau que s'est ancré en moi ce sentiment profond : vivre libre est la seule façon digne de vivre. La liberté est plus importante que la vie.

Je n'ai jamais brillé à l'école, mais je savais dessiner. On me trouvait d'ailleurs un certain talent. J'ai acheté quelques pots de peinture et lancé une entreprise d'enseignes publicitaires. Pendant quelque temps, j'ai peint de belles lettres à la main, sur des camions. Puis mon entreprise a grossi ; j'ai trouvé des associés, embauché du personnel, acheté un entrepôt. J'excellais dans les ventes : nos enseignes publicitaires lumineuses ont même resplendi sur le stade olympique ! Ce cycle de ma vie a probablement été le plus « normal », et le plus productif. Je travaillais dur et parlais net, décrochais des contrats, développais des marchés.

L'argent m'attirait comme un aimant, et cela me ravissait d'en gagner. C'est aussi à cette époque que j'ai rencontré la femme de ma vie.

Luce était très différente de ma première compagne. Solide, mature, intelligente. Elle était plus âgée que moi, mais nos âmes se sont reconnues dès le premier regard. J'étais un gars basique qui vendait des enseignes lumineuses. Elle était le mystère, la spiritualité... Luce m'a désinhibé.

Mes seuls voyages s'étaient résumés à une participation à des conventions d'enseignes lumineuses à Orlando et Las Vegas. Luce, elle, avait visité l'Inde, le Népal, Israël, l'Égypte... Elle connaissait une foule d'histoires. J'ai passé notre premier été dans un enchantement, l'écoutant me raconter les légendes de Merlin, du roi Arthur, celle des chevaliers du Temple. La petite bibliothèque Grolier que mon père m'avait léguée comprenait un atlas que je feuilletais le soir, après qu'elle m'eut décrit les conquêtes de Gengis Khan. La fantaisie de Luce m'a ouvert au monde, elle a su donner une autre dimension à ma vie. C'est alors que j'ai commencé à voyager, dans mon esprit. J'avais aperçu une brochure de voyages chez l'un de mes clients, montrant un bateau sur une mer turquoise. J'ai commencé à prendre des cours de voile sur le lac Champlain et dans l'estuaire du Saint-Laurent ; je rêvais de construire un navire dans ma cour arrière. Je me berçais de cette utopie en dévorant les récits des navigateurs, Moitessier, Tabarly, avec la même ferveur que j'avais mise, enfant, à construire un absurde bateau à hélices. « Ça ne marchera pas, mon gars... », m'avait dit mon grand-père. Je restais prisonnier, même de mes fantaisies. Un jour, je serais marin. Un jour, je lèverais l'ancre du bateau que j'aurais construit. Un jour...

Cela aurait pu se passer ainsi. J'aurais pu assembler des bouts de bois le reste de ma vie, comme mon père avait creusé son lac pour pêcher des chimères. J'aurais été l'un de ces millions de rêveurs qui enferment dans un fantasme des braises de poésie, quelques étincelles de folie, pour qu'elles y crépitent à leur aise sans risquer de consumer leur vie.

Mais la tempête est arrivée. Arrachant toutes les digues.

Le 5 janvier 1998, une terrible tempête de glace s'est abattue sur le sud-est du Québec. Des trombes de pluies verglaçantes ont déferlé pendant cinq jours, paralysant toute vie, s'accumulant sur les maisons, les pylônes. Blottis dans notre maison en plein « triangle noir », au cœur de la tempête, Luce et moi regardions, terrifiés, la glace écraser les érables et les câbles électriques. Par chance nous possédions un poêle à bois et avons pu nous chauffer quand l'électricité a été coupée. Mais autour de nous régnait une ambiance d'apocalypse. Réfugiées dans des camps de fortune, soutenues par l'armée, des milliers de personnes contemplaient leur monde se défaire. Certaines sont mortes de froid. La tempête semblait ne jamais devoir s'arrêter, comme si nous étions condamnés à rester à jamais plongés dans cette obscurité glaciale.

Il a fallu plus d'un mois pour rétablir le courant. Mais le traumatisme, lui, est resté. C'est comme si j'avais pris un coup dans les reins : je ne m'en suis jamais remis. Bien sûr les commerces ont été affectés, et les projets d'enseignes lumineuses de mes clients retardés. Nous avons eu un long temps mort, certains de mes plus anciens employés sont partis. Chaque jour je me rendais à l'usine le front bas, épuisé. J'aurais pu redresser la barre, car j'ai bénéficié d'un programme d'aides pour relancer l'entreprise. Mais les vents de glace avaient érodé ma carapace capitaliste. Je me sentais nu, fragile, mûr pour une crise existentielle majeure dont je ne pourrais jamais sortir. La faillite consommée, j'ai trouvé un emploi de représentant pour une entreprise d'enseignes. Tous les matins je boutonnais ma chemise avant d'aller vendre ma camelote aux clients, leur chantant la même musique : « Développement de projets – marketing – nouveaux marchés – produits. » Et dans ma voiture, je pleurais. Je souffrais d'une dépression, à l'évidence. Mais la dépression n'est-elle qu'une maladie dont on peut guérir en prenant des cachets ? Parfois, je pensais au suicide. J'avais quarante-trois ans, et je sentais que pour de l'argent, j'étais en train de perdre ma vie.

J'ai commencé à marcher pour soigner mon stress, puis je me suis mis à courir. La maîtrise de mon corps m'apportait un certain soulagement, comme s'il était le seul univers sur lequel je gardais prise. Mes pensées s'envolaient... J'ai toujours eu l'attrait de l'argent, seule façon d'exister dans nos sociétés modernes. Si vous n'êtes pas capable de faire de l'argent, vous n'êtes personne ! J'avais construit ma vie en acceptant ce jeu dont je maîtrisais les règles. J'étais un bon vendeur – j'aurais pu vendre n'importe quoi. Dans le passé, j'avais tenté d'obtenir plus de mes associés – j'avais joué des coudes, biaisé sans vergogne, élaboré des stratégies complexes. Il m'est parfois arrivé de me comporter comme un parfait salaud, jouant jusqu'à l'écœurement le jeu de la survie moderne. Brusquement, toutes les valeurs que j'avais construites étaient en train de se défaire. Par quoi les remplacer ? Qu'allais-je faire du reste de ma vie ? Quelque chose en moi s'était brisé, jamais plus je ne pourrais supporter un monde compétitif. Je me sentais acculé, les épaules collées au mur. J'avais besoin de valeurs profondes, humaines... Mais au fond je ne savais pas ce qui me manquait.

Ni par où m'échapper.

Il y avait la mort, et il y avait la fuite. Mais il fallait que ce soit vers quelque chose de fou, d'extrême, à risque...

J'avais perdu mon âme. Je devais partir à sa quête.

Un jour de novembre 1999, revenant des quais du Vieux Port, je courais en longues foulées régulières en direction de l'île Sainte-Hélène sur le pont Jacques-Cartier quand une fantaisie m'a traversé l'esprit. Jusqu'où pourrais-je aller si je continuais ? J'ai commencé à calculer les distances. Combien de temps jusqu'à la frontière, New York, le Texas, le Mexique... Et après ? Combien de temps faudrait-il à un être humain pour faire le tour du monde en courant... ?

Si insensée que l'idée puisse paraître, ma dépression s'est envolée à l'instant précis où elle s'est emparée de moi. De retour à la maison, j'ai retourné fébrilement ma mappe-monde, le compas à la main, en imaginant différents tracés. C'était possible, ça devait l'être. J'ai consacré les mois

suivants à accumuler les cartes, peaufinant mon itinéraire dans le plus grand secret. Luce ne devait se douter de rien, mais il me fallait entendre que je n'étais pas fou. Je m'ouvrais de mon projet aux quidams que je rencontrais sur mon trajet de course – un SDF du parc, les pompiers qui m'offraient à boire, quelques collègues de travail. Un jour, tout s'est présenté devant moi dans une organisation parfaite : j'allais traverser les cinq continents. Sans m'arrêter, cela me prendrait six ans, pensais-je.

J'ai senti la force se répandre en moi.

L'annonce

J'avais arrêté la date : le 18 août 2000, jour anniversaire de ma naissance, allait être celui de ma métamorphose. Jean le marcheur laisserait derrière lui Béliveau le poseur d'enseignes pour avaler le monde ou s'offrir à lui, l'avenir le dirait. J'avais préparé mon corps à l'épreuve : vaccins, orthèses – quelle vexation de découvrir, en rencontrant un podologue, que j'avais les pieds plats ! –, examens médicaux divers... Mes cartes étaient prêtes, ma détermination sans faille. Mais l'étape la plus douloureuse restait à franchir : il fallait que je l'annonce à Luce, et à ma famille. J'ignorais totalement comment elles allaient réagir, et la question me taraudait à mesure que la date approchait. J'avais décidé de les prévenir à la dernière minute, craignant que ceux qui m'aimaient puissent briser mon rêve. Ils ne devaient pas avoir le temps de le faire. Luce elle-même m'avait dit un jour : « Quand tu as un rêve très important, il faut le garder pour toi afin d'éviter qu'il se disperse. »

Au matin du 23 juillet, quatre semaines avant mon départ, j'enfilai ma tenue de course en l'écoutant s'affairer devant la table du petit déjeuner, fébrile et tendu après une nuit d'insomnie. Ma série d'étirements dut donner l'impression que je tentais de repousser les murs.

— Ça ne va pas ? me demande-t-elle.

— J'ai quelque chose à te dire.

Au ton dramatique de ma voix, elle s'immobilise net.

— J'ai décidé de boucler la boucle.

Alors que je dessine du doigt un cercle imaginaire, un silence glacial s'installe, et je comprends brusquement qu'elle croit que je lui annonce mon suicide. Soudain, les phrases que j'avais préparées s'envolent et je dévoile mon projet d'un souffle.

— Je vais partir faire le tour du monde à pied, pendant une dizaine d'années. C'est pour ça que je m'entraîne, je vais le faire à la course.

— Mais comment vas-tu vivre ?

— Je dormirai chez les gens, je demanderai la charité. J'ai trouvé un petit chariot, je vais emporter mes bagages dedans.

Chère Luce ! Si entière, si transparente. Dans l'intervalle des longs silences qui ponctuent ce bref échange surréel, je vois défiler dans ses yeux tout l'arc-en-ciel des émotions. Ses questions sont directes, précises, comme si elle s'accrochait aux panneaux du décor pour éviter de sombrer dans l'abîme.

— Reviendras-tu à la maison ?

— Non. L'idée, c'est de partir faire une marche et de revenir le soir, quand elle sera finie. Sauf que ce sera dans dix ans. Toi par contre, tu pourras venir me voir.

— Est-ce que tu veux qu'on se sépare ?

— Non, bien sûr que non ! Je t'aime, je veux qu'on continue ensemble, mais il faut que je parte. Si tu veux reprendre ta liberté, je comprendrai. La décision t'appartient.

Tout s'est joué là, pendant ces quelques secondes. Je faisais un pas dans l'inconnu, comme un aveugle. J'aurais pu tomber dans un précipice... Puis j'ai senti, imperceptiblement, que le terrain était solide. Après une interminable minute, elle a plongé son regard dans le mien.

— OK. On essaie.

Nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre, et très vite, les détails sont venus. Je lui ai montré mon dossier :

les cartes, les plans, les estimations de distances. « Tu dois le faire pour la paix », s'est-elle aussitôt exclamée. Chère Luce, si militante ! Je ne pensais qu'à la fuite... Elle avait déjà trouvé sa cause.

Mon fils Thomas nous a trouvés les yeux rouges, échevelés, moulinant furieusement des bras au-dessus de cartes étalées entre les tasses à café. Je le revois s'encadrant dans la porte avec la nonchalance de ses vingt ans, une paire de rollers nouée par les lacets autour du cou.

— Je vais faire le tour du monde à pied. Je pars le 18 août, ai-je dit, simplement.

Son éclat de rire sonore, clair comme une source, résonne encore dans mon cœur comme une explosion de joie. Il n'a eu qu'un mot :

— Cooooool !

Si étonnant que cela puisse paraître, hormis mon corps dont je m'étais assuré la coopération, je n'avais rien préparé du tout. Les trois semaines qui ont précédé mon départ se sont envolées dans un tourbillon logistique. Le maigre salaire de Luce ne lui permettant pas de m'entretenir, il fallait d'abord trouver de l'argent. Après ma démission, le solde de mes comptes me laisserait un pécule d'environ 4 000 dollars... Il faudrait s'en contenter pour faire le tour du monde. Le petit chariot que j'avais repéré, une simple poussette de bébé à trois roues, serait suffisant pour transporter quelques effets indispensables : un sac de couchage, une cantine, quelques vêtements, une trousse de premiers soins. Je n'ai pas pris la peine d'essayer la tente achetée deux jours avant mon départ. Et pourquoi s'encombrer d'un réchaud ? Je ne suis pas un gourmet, je me satisferai de boîtes froides... Par la suite, la route m'a apporté tout ce dont j'avais besoin. Des rustines, une lampe de poche : il en faut peu pour « marcher » le monde. Deux jambes, trois roues, de la détermination, et surtout de l'amour. Retenez bien cela : sans amour, jamais je n'aurais pu achever cette marche.

Le jour de mon départ, j'en avais le cœur gonflé. Je revois mon père déclarant dans un sourire : « C'est quelque chose

que j'aurais aimé faire. Vas-y, mon fils. » Ma mère s'accrochant à moi en même temps qu'elle pleurait : « Il faut que tu y ailles, il faut que tu y ailles ! » Et ma fille Élisabeth-Jane, alors enceinte de trois mois : « Cours, Forrest, cours ! » À neuf heures, au matin du 18 août 2000, une dizaine de personnes se dandinaient autour d'une poussette à l'angle des rues Wolfe et Sainte-Catherine, sous les fanions arc-en-ciel qui ornent les façades de ce coin du Village gai. Luce, convaincue que mon aventure naissante allait passionner les médias et provoquer dans le pays une immense levée de fonds, avait convoqué la presse à huit heures. Aucun journaliste n'est venu. Avec un sourire forcé, mon père m'a virilement tendu un petit sac bleu. « Tu regarderas plus tard. » Élisabeth-Jane pleurait, Luce restait silencieuse. Nous nous sommes embrassés, longuement. Intensément.

Et je suis parti.

Arrivé au milieu du pont, j'ai ouvert le petit sac bleu. Il contenait une liasse de 500 dollars, et un sachet de fromage en grains... Mon préféré.

God bless you

19 août 2000 - 25 février 2001

États-Unis

C'est un petit bâtiment de briques rouges, niché au creux d'un décor champêtre. Devant moi, la route 221 s'étire en ligne droite entre les champs de maïs pour se perdre au loin dans l'obscurité d'un bois. J'avais imaginé un poste-frontière plus imposant, pour protéger l'entrée de la première puissance mondiale... Je m'arrête un instant pour dessiner un homme marchant autour d'un globe sur un petit panneau que j'accroche à ma poussette, dans l'espoir de faire comprendre la raison de mon voyage aux gardes américains. Je suis un peu fébrile – le résultat, peut-être, d'un réveil agité. Alors qu'une jeune femme m'avait autorisé à installer ma tente au fond de son jardin, son mari et son père, rentrés pendant la nuit, m'en ont délogé *manu militari* à cinq heures du matin. « Dehors ! C'est pas des manières de faire la paix ! » Il va falloir que je m'habitue à être traité, parfois, comme un vagabond. Après tout, n'est-ce pas ce que je suis ? Un type qui trotte le jour et qui dort sous les ponts. À cette différence près que j'ai un but. Aujourd'hui, c'est de traverser la frontière.

Un garde moustachu et ventripotent me fait signe de la main, contemplant ma poussette d'un air impénétrable. Je lui tends le petit carnet noir sur lequel j'ai collé une lettre d'introduction rédigée en anglais par le maire de Montréal pour faciliter mes démarches, ânonnant mes explications.

« *My name is Jean Béliveau, from Montréal. I walk around the world, going to Mexico, South America and then South Africa and...* » Il m'écoute placidement, puis me fait signe de passer. Tout simplement. À peine ai-je franchi la ligne qu'il propose gentiment de remplir mes bouteilles d'eau à l'intérieur du poste. « *Good luck ! Welcome to the United States !* »

C'est tout.

Je suis aux États-Unis, et je n'en reviens pas de la simplicité de l'affaire. Si toutes les frontières sont aussi faciles à franchir, nous serons bientôt nombreux à faire le tour du monde ! Chazy, Keeseville, Hudson Falls... Mes premiers jours de voyage passent comme dans un rêve. Convaincue que la médiatisation de mon aventure serait la meilleure façon de garantir ma sécurité, Luce se démène, depuis Montréal, pour y intéresser les journalistes. Quelques articles ont déjà dû paraître, car on m'accueille dans les villages comme si j'étais attendu. On me lance des saluts depuis le seuil des maisons, les voitures klaxonnent : « Va, mon gars, va ! New York t'attend ! » Je me sens comme une star et le soir venu, de chaleureuses familles m'accueillent sous leur toit. Une étonnante chaîne d'hospitalité se met en place, et je suis parfois gêné des commentaires admiratifs que suscite ma démarche.

J'arrive à New York, au quinzième jour, dans une espèce d'euphorie, convaincu que Kofi Annan me recevra sans difficultés à l'ONU et que les meilleurs shows télévisés m'ouvriront leurs studios.

Quel naïf !

Me voilà poussant mon petit chariot dans les couleurs de l'automne à travers Central Park, jusqu'au siège de l'ONU. Comme il a dû me trouver bizarre, ce brave cameraman qui m'a pris en pitié : un type en short et camisole encombré d'une poussette, interpellant les employés qui sortent de l'enceinte en costume avec leur attaché-case. « Qu'est-ce que vous faites là ? » me demande-t-il. « Mais je viens voir Kofi Annan, quelle question... Il est là ? » Ses yeux glissent lentement de mes mollets poilus au petit drapeau québécois qui orne ma

poussette. Il secoue tristement la tête. « Vous ne pourrez pas entrer. Vous devriez prendre contact avec votre consulat... » Mon assurance s'est envolée d'un coup. J'étais à l'étranger, au cœur d'une ville immense, amaigri, fatigué, et sans même un endroit où passer la nuit. Rebroussant chemin jusqu'au Rockefeller Center, je me présente au consulat dans le même accoutrement. Embarrassée et me prenant pour un vagabond, l'employée de l'accueil me propose un ticket de bus pour rentrer à Montréal, mais devant mon insistance, elle saisit son bottin et parvient finalement à dénicher une communauté religieuse qui accepte de m'héberger. Dans l'atmosphère quasi monacale d'une jolie chambre offerte par l'église Saint-Jean-Baptiste, je passe neuf jours à échafauder des plans compliqués pour tenter de pénétrer dans l'enceinte de l'ONU et faire connaître ma marche... Sans succès.

Au matin du 11 septembre, je me résigne à reprendre la route, me promettant de me concentrer désormais sur des objectifs plus modestes. À tous les points de vue. Lorsque je quitte Staten Island, il ne me reste que 12 dollars dont je décide de me contenter jusqu'à la fin de la semaine, dormant dans des abris de fortune. Un soir, la nuit me surprend dans un petit village qui semble déjà endormi, pas une âme ne flânant dans les rues désertes. Le ciel noir grogne sourdement, annonçant l'orage. Je fais halte devant un bâtiment ressemblant à une église, et après un instant d'hésitation, je pousse doucement la porte grinçante. Autour d'une statue de Marie portant le corps de Jésus, je distingue des rangées de plaques gravées sur les murs... Je suis dans un mausolée ! Un éclair déchire l'obscurité et dehors la pluie se met à tomber. En silence, le geste caressant, j'installe précautionneusement mon matelas sur le sol, entre les morts, et m'endors en imaginant leurs voix me souhaiter la bonne nuit. Je m'enfuis au matin par la porte de derrière, vaguement honteux d'avoir perturbé leur sommeil éternel.

La route traverse un chapelet de villages coquets, enchâssés dans une nature déjà flamboyante des couleurs de l'automne. Pourtant le soir venu, je ne trouve pas d'endroit

où dormir, et je continue ma route, les muscles endoloris, espionnant les lumières et la lueur bleutée des postes de télévision à travers les rideaux des intérieurs paisibles. Je déprime. « Qu'est-ce que je fais là ? » Je pense. J'ai faim, j'ai mal aux genoux, je cours comme un insensé alors qu'il me suffirait de sauter dans un avion. Demain je pourrais être à la maison, avec Luce... Mais cette pensée en entraîne aussitôt une autre : si je rentre, il faudra retourner travailler. Le seul fait d'effleurer cette idée me torture. Souffrance contre souffrance, je préfère encore marcher. Je trotte en broyant du noir jusqu'à Philadelphie, principale métropole de la Pennsylvanie, entourée d'une banlieue pauvre et sinistre que je traverse dans une ambiance de cour de pénitencier. « Ne regarde personne dans les yeux et cache ta montre dans tes poches », me conseillent quelques bonnes âmes. Mais la nuit commence à tomber, je dois trouver où dormir. Dissimulant ma poussette à l'arrière d'une église, j'entreprends une tournée des pavillons alignés les uns contre les autres, les fenêtres barricadées par d'épaisses barres de fer. Personne ne m'ouvre. Pire, j'entends les verrous claquer à travers la porte ! Impossible de rester ici. Alors que je m'éloigne, un groupe de jeunes m'encerclent et me provoquent en bousculant mon chariot. Je dois les repousser physiquement, volonté contre volonté, force contre force, ce qui me plonge dans une colère noire. Je hais la violence, et je dois apprendre à éviter de me retrouver dans pareille situation. Un peu plus loin, un couple de retraités auquel je demande mon chemin écarquille des yeux affolés : « Vous ne pouvez pas aller par là, il est trop tard. Vous n'y arriverez pas vivant ! » La vieille dame m'accompagne au couvent, mais les sœurs sont sorties. Elle-même s'en va pour quelques jours... La police ne vient pas ici, les taxis non plus. Pas d'issue. Sur le perron d'une pizzeria, j'aperçois un homme qui me conseille : « Tu n'as qu'une seule option. Continue vers le sud sans t'arrêter pendant dix kilomètres. Marche vite et ne parle à personne. Que Dieu te protège ! » À ces mots, la peur m'étreint comme une chape de plomb. L'adrénaline, aussi. Je DOIS sortir d'ici !

Après deux heures d'une course effrénée, j'arrive dans un quartier résidentiel bordé de jolies maisons entourées de jardins fleuris, où je fais halte pour reprendre mes esprits. Voilà les États-Unis, me dis-je. Un pays dans lequel se côtoient le meilleur et le pire, une terre de contrastes où la population est capable de s'unir autour de valeurs profondes, en même temps qu'elle tolère des disparités inouïes. Dans l'une des plus grandes démocraties du monde, les gens se barricadent et s'enferment en prison, la peur les paralyse.

Si je veux survivre dans le vaste monde, il va me falloir apprendre à apprivoiser les grandes villes. À la sortie de Philadelphie, après avoir franchi un pont, je me retrouve coincé dans un dédale d'autoroutes, de voies secondaires et de couloirs de service desservant l'aéroport, s'entrecroisant sur des largeurs impressionnantes. Le trafic est déjà saturé lorsque je m'engage dans ce labyrinthe à contresens, ne sachant comment m'en sortir. Les chauffeurs des minibus de l'aéroport me remettent dans le bon sens, décontenancés par ce « tourdumondiste » qui leur semble plutôt être un fou suicidaire. Je m'en moque, je n'ai plus qu'une hâte : m'enfuir de cette ville !

Je retrouve la campagne avec soulagement. Je me force à penser que chaque épreuve est en réalité un précieux apprentissage, que je ne commettrai plus jamais ces erreurs, mais en songeant aux pays autrement moins nantis que je devrai traverser, je suis pris d'un frisson d'angoisse. Si Philadelphie me donne des sueurs froides, comment survivrai-je à Buenos Aires, à Téhéran, à Delhi ? « Arrête de réfléchir, me sermonne Luce au téléphone. Concentre-toi sur ta cause, sur la marche, c'est tout ce qui importe. » Elle a raison, évidemment. Sur un plan purement pratique, j'ai d'ailleurs tout lieu de me réjouir : mes 12 dollars ont tenu beaucoup plus qu'une semaine. Les Américains débordent d'enthousiasme pour les causes un peu folles, et je rencontre chaque jour un passant tout heureux de me glisser un billet en m'appelant Forrest Gump. Au moins, je les fais rire... Pourtant la précarité de ma situation provoque en moi des sentiments ambigus,

N° d'édition : L.01EBNN000441.N001
Dépôt légal : mars 2016

